

# GRACES ET GUERISONS MIRACULEUSES

## Obtenues par l'intercession de la Vénérable Mère Pauline de Pinczon du Sel

La réputation de sainteté dont jouit la Mère de Pinczon après sa mort fut due, assurément aux vertus éclatantes dont elle avait fait preuve pendant sa vie, mais elle le fut surtout aux grâces innombrables et aux nombreuses guérisons obtenues par beaucoup de personnes qui eurent recours à son intercession.

Ces faits merveilleux sont consignés dans l'enquête canonique de 1878-1880, et les principaux sont relatés dans le document « *Sur les pas de Mère de Pinczon en Provence* » publié par la Congrégation des Sœurs de saint Thomas de Villeneuve, Communauté de Hyères, et disponible à la Maison-Mère d'Aix-en-Provence pendant toute la durée de l'exposition du Bicentenaire de la mort de la Vénérable Mère Pauline.

Avant l'ouverture du Jubilé du Bicentenaire, Sœur Marie-Gemma, de la communauté de Hyères avait réalisé une série de panneaux consignnant certaines de ces grâces et guérisons miraculeuses.

Ces panneaux sont représentés en partie dans les dix pages suivantes..

---

Document créé par le webmaster pour le site [www.lespelerinagesdeprovence.org](http://www.lespelerinagesdeprovence.org) à l'occasion de l'ouverture du Jubilé du Bicentenaire de la mort de la Vénérable Mère Pauline Pinczon du Sel (1752-1820), à la Maison-Mère des Sœurs Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve d'Aix-en-Provence, le dimanche 22 septembre 2019.

Photographies : JP LARDIERE  
Edité le 05 novembre 2019

## Grâces et guérisons miraculeuses obtenues à son intercession

La réputation de sainteté dont jouit la Mère de Pinczon après sa mort fut due, assurément, aux vertus éclatantes dont elle avait fait preuve pendant sa vie, mais elle le fut surtout aux grâces innombrables et aux nombreuses guérisons obtenues par beaucoup de personnes qui eurent recours à son intercession.

De ces faits merveilleux nous citerons les principaux, consignés dans l'enquête canonique de 1878-1880.

Joseph Buffa, de Saint-Tropez, gendre de Mme Thérèse Martin, guérie deux fois, fut l'objet d'une guérison encore plus extraordinaire. Il fut affligé, en 1858, âgé de 35 ans, d'une hernie étranglée. Il fut impossible de la réduire. Il se forma sept ouvertures par lesquelles sortaient les excréments. Le médecin déclara le cas mortel. Un jour, Mme Martin, sa belle-mère, en le pansant, retira d'une plaie 12 centimètres d'intestin. Les docteurs Cornibert et Cauvin qui avaient parlé d'opération y renoncèrent. « Cela ne guérit jamais, dirent-ils. S'il guérissait ce serait un grand miracle. Vous pourriez aller le faire voir à l'Exposition comme un phénomène ». Cependant on avait commencé une neuvaine. Le neuvième jour, le malade se trouva mieux, tout danger sembla disparu. On fit une neuvaine d'action de grâces à la fin de laquelle le malade se leva pour assister à la messe. Il était guéri et la guérison se maintint. Plusieurs témoins et M. Joseph Buffa lui-même ont attesté, sous serment, la réalité de cette guérison extraordinaire.

Sœur Saint-Félicien, novice à Aix, tomba gravement malade. Elle eut deux accès violents d'une fièvre pernicieuse. Le médecin déclara qu'un troisième accès serait fatal. On la regardait comme perdue. On fit une neuvaine à la Mère de Pinczon, disant que si la malade était guérie on l'appellerait Sœur Pauline. Le second jour, elle se dressa tout à coup sur son lit en disant : Je suis guérie ! En effet, elle était guérie. On l'appela désormais : Sœur Pauline.

Mme Nienti, de Grasse, souffrait, en 1868, d'une hydro-pisie extraordinaire, depuis un an. Elle avait épuisé tous les remèdes. Elle n'attendait plus que la mort. Admise à l'hôpital de Grasse, elle fit, sans rien dire à personne, une

Thérèse Martin,  
En 1848, à 46 ans, eut une kylose au genou gauche. Elle ne pouvait se lever de plus en plus. Elle se tenait sur son genou une relique de son père, la main, plus de douleur, service.

La même personne, 27 ans, vement malade. En 1878, elle fit un mouvement la fait évanouir, perdue sans remède ; la dernière moments. Cependant

La  
Lud  
grav  
ne po  
faire  
tion à  
sur la p  
ouvrit le  
déclara  
jours la g  
que cette  
les person

Un jeune  
est atteint d'  
bilité de con  
déclarent qu'  
pouvoir être  
Pauline, il vie  
mence une neu

voir mon  
ge-femme  
si une reli-  
at très heu-  
l'enfant eut  
ara perdu, la  
rd, moi-même  
, je ne pouvais  
s une neuvaine.  
gros morceau de

a compta jusqu'à  
le ville de Grasse.  
atteint de gangrène  
la Mère de Pinczon,  
apporter aucune nour-  
après quelques invoca-  
par les parents.

Anna Roncal. — « Ayant marché pieds nus, mes pieds devinrent glacés, insensibles ; la jambe gauche paralysée. Je restai malade 4 ans, 18 mois au lit. On voulait me couper la jambe. — Ensuite un anévrisme se déclara. Je pouvais à peine respirer. Je ne pouvais plus parler. J'avais des hémoptysies quotidiennes. Ma faiblesse était telle que le moindre mouvement me faisait évanouir des heures entières, parfois un jour entier. Il se déclara des plaies à la poitrine et au côté droit, sans compter celles produites par les cautères des médecins à la jambe et au bras gauche. A la fin ces plaies se gangrenèrent. Les médecins les brûlaient. Ils disaient que tout mon sang était corrompu, que j'étais gangrenée dehors et dedans.

« On me porta à l'hôpital en 1840. Le 24 janvier, on commença une neuvaine. Le sixième jour, une Sœur m'apparut pendant la nuit et me dit que je guérirais. Le neuvième jour, je me fis donner une gravure de la Mère de Pinczon. Pendant la nuit, elle m'apparut, toucha toutes mes plaies et me dit : « Ma fille, vous êtes guérie ». Je m'éveillai, je me levai, je demandai à manger, mes plaies étaient fermées, j'étais guérie. Dès le lendemain, il ne me restait que cinq cicatrices roses que j'ai encore ».

— Le neuvième jour, Mlle Roncal, dit une infirmière, Adélaïde Florent, n'avait plus que le souffle. Elle ne reconnut pas sa mère. On lui fit une saignée qui ne donna que de l'écume. Le médecin déclara : *C'est la fin ; elle mourra ce soir.* Quelques heures après, elle était totalement et définitivement guérie, sans convalescence.

Le médecin déclara : « Je ne croyais pas au miracle : maintenant j'y crois ».

— Mlle Roncal avait promis que si elle était guérie, elle se ferait religieuse. Elle tint sa promesse et devint religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve.

Sœur Saint-Stanislas. — Vers 1873, une Sœur Saint-Stanislas avait une complète extinction de voix, chaque année, pendant plusieurs mois. A Martigues, où elle fut envoyée, on fit, pour elle, plusieurs neuvaines. Une nuit elle se mit à parler très fort. Elle croyait voir la Sainte Vierge qui lui apparaissait avec la Mère Pauline et lui disait : J'ai exaucé les prières que votre Mère m'a faites pour vous. Et, en effet, à partir de ce jour, elle fut complètement guérie.

La petite Quine, à Grasse, naquit avec une tumeur entre les deux épaules. Les médecins voulaient l'enlever. La Mère s'y opposa et fit faire une neuvaine à la Mère de Pinczon. Au neuvième jour, la tumeur disparut.

Triple fracture guérie. — Au pensionnat de la Sainte-Famille, à Marseille, dirigé par l'abbé Bruchon, un jeune ouvrier tombe un jour d'un troisième étage. Il se fait une triple fracture à une jambe. Un médecin pose un appareil de planchettes et de bandes. Mais il déclare que la consolidation ne se fera pas. On fait une neuvaine à la Mère de Pinczon. Le dernier jour de la neuvaine, la Mère de Pinczon apparaît, pendant la nuit, au blessé, enlève les bandes et les planchettes et les range avec soin sur un meuble près du lit. Le blessé était guéri, dix jours après l'accident.

Autres guérisons. —

Diverses guérisons. — Ve sept guérisons miraculeuses d'Entr'autres, celles d'une Rel et qui guérit après une appar et d'un petit enfant qui ne pou riture et qui fut subitement gu tions à la Mère de Pinczon fa

Euphrosine Cre  
premier fils, je fu  
disaient : il n'y a  
que de la Mère de  
reuse, mon fils vit  
une pleurésie très g  
même relique le gu  
je fus très gravemen  
supporter une cuille  
Le premier jour je se  
pain et des raisins se

Sœur Pa  
des malade  
ple. Il y a  
tumeur mali  
vert de plaie  
rée incurabl  
admettre à l'  
Pinczon. A la  
une Religieuse  
de ses plaies,  
en lui disant :  
gieuse, on vou  
Elle fut guérie  
religieuse et s'a

A  
tal.  
neuv  
lui  
Mada  
Il est  
rien  
vous  
que j

A Grenoble, en 1854, un orphelin tombe malade à l'hôpital. Le médecin trouve le poumon droit pris. On fait une neuvaine. Pendant la nuit, une Religieuse lui apparaît et lui demande : « Pierre, veux-tu guérir ? » — « Oui, Madame ». La Religieuse le fait boire, le signe sur le front. Il est guéri. Le médecin fut tout surpris de ne trouver plus rien à l'auscultation. « Je n'y comprends plus rien, dit-il, vous allez dire que c'est un miracle ; moi, je dis seulement que je n'y comprends rien ».

Sœur Pauline. — Les apparitions de la Mère Pauline à des malades ont été assez fréquentes. En voici un exemple. Il y avait à Cannes une jeune fille atteinte d'une tumeur maligne et tout le corps, en outre, était couvert de plaies. Quatre médecins l'avaient soignée et déclarée incurable. Ses parents trop pauvres l'avaient fait admettre à l'hôpital. Là, on fit une neuvaine à la Mère de Pinczon. A la fin de la neuvaine, pendant la nuit, elle vit une Religieuse s'approcher de son lit, défaire les bandages de ses plaies, les toucher une à une, la bénir sur le front, en lui disant : « Ma fille, vous êtes guérie ; vous serez religieuse, on vous nommera Sœur Pauline, comme moi ». Elle fut guérie, elle se leva dès le lendemain, elle devint religieuse et s'appela Sœur Pauline.

Euphrosine Cresp, de Grasse. Sur le point d'avoir mon premier fils, je fus très malade. Médecin et sage-femme disaient : il n'y a plus de remède. Je demandai une relique de la Mère de Pinczon : la délivrance fut très heureuse, mon fils vit encore : six mois après, l'enfant eut une pleurésie très grave, le médecin le déclara perdu, la même relique le guérit subitement. Plus tard, moi-même je fus très gravement malade de la poitrine, je ne pouvais supporter une cuillerée de liquide. Je fis une neuvaine. Le premier jour je sortis et mangeai un gros morceau de pain et des raisins secs. J'étais guérie.

Diverses guérisons. — Vers 1840, on compta jusqu'à sept guérisons miraculeuses dans la seule ville de Grasse. Entr'autres, celles d'une Religieuse atteinte de gangrène et qui guérit après une apparition de la Mère de Pinczon, et d'un petit enfant qui ne pouvait supporter aucune nourriture et qui fut subitement guéri après quelques invocations à la Mère de Pinczon faites par les parents.

Autres guérisons. — On peut citer encore d'autres guérisons surprenantes : une Sœur Léocadie, de Grasse, guérie d'un...

Là  
après  
dont e  
surtout  
risons o  
recours à  
De ces  
consignés o

Joseph  
Martin, g  
plus extra  
d'une hern  
Il se forma  
excréments.  
Mme Martin,  
plaie 12 centim  
Cauvin qui avai  
ne guérit jamais  
grand miracle. Vo  
sition comme un pl  
mencé une neuvain  
trouva mieux, tout da  
vaine d'action de grâ  
leva pour assister à la  
se maintint. Plusieurs  
même ont attesté, sous s  
son extraordinaire.

Sœur Saint-Félicien, nov  
malade. Elle eut deux accès  
cieuse. Le médecin déclara q  
fatal. On la regardait comme p  
à la Mère de Pinczon, disant que  
on l'appellerait Sœur Pauline.  
dressa tout à coup sur son lit en  
En effet, elle était guérie. On l'ap  
Pauline.

Mme Nienti, de Grasse, souffrait, en  
pisie extraordinaire, depuis un an. Elle  
les remèdes. Elle n'attendait plus que la  
neuvaine à la...

\*\*

Sœur Saint-Félix (1837). — Une des guérisons les plus remarquables est celle de la Sœur Saint-Félix, en 1837.

Anna Boyer, née à Draguignan en 1797, fit profession, comme sœur converse, sous le nom de Sœur Saint-Félix, en 1821. Elle fut envoyée à l'hôpital de Grasse. En 1824, à la suite d'une chute sur l'angle d'un mur, elle reçut une forte contusion sur le côté gauche. Le côté resta douloureux. La douleur s'aggrava peu à peu. En 1829, la Sœur Saint-Félix fut obligée de s'aliter. Les médecins déclarèrent un rhumatisme généralisé, avec fièvre et enflure considérable de tout le côté et de la jambe gauche. Tous les traitements : purgatifs, poudre de Vienne, bains de vapeur, bains sulfureux, eaux thermales de Digne, etc., furent inutiles. « Ayant fatigué, dit-elle, tous les Saints du Paradis », elle ne se décida, en 1837, que par obéissance, à faire une neuvaine de prières à la Mère de Pinczon. Dès le premier jour, la fièvre cessa ; au matin du dernier jour, la malade se leva, s'habilla toute seule, descendit à la chapelle : elle était guérie après huit ans de souffrances. Les médecins l'avaient déclarée incurable, l'administration de l'hôpital lui avait accordé une pension de retraite. Elle vécut encore et travailla pendant trente ans. Les médecins et les administrateurs de l'hôpital reconnurent, par écrit, le caractère extra-naturel de cette guérison. L'économe, jusque-là incrédule, se convertit et vécut en bon chrétien. Après une enquête canonique, l'évêque de Fréjus, Mgr Michel, reconnut le caractère miraculeux de cette guérison et ordonna la célébration d'une messe d'actions de grâces, avec chant du *Te Deum* et Salut du Saint-Sacrement.

M. Féraud. — M. Féraud, de Marseille, grand ami de M. le chanoine Guigou, avait, depuis douze ans, à la jambe, une plaie que les médecins regardaient comme incurable. Il vint à Aix, se rendit à l'hôpital, s'agenouilla devant le corps de la servante de Dieu et lui demanda sa guérison. Il fut guéri le jour même, et si parfaitement que, lorsque le domestique voulut faire le pansement qu'il faisait deux fois par jour, il ne trouva plus aucune plaie.

Jules de Gombert. — En 1839, la famille de Gombert perdit deux enfants de la scarlatine ; un troisième, Jules, âgé de 5 ans, était mourant de la même maladie. On lui imposa un voile qui avait appartenu à la Mère de Pinczon. Dès ce moment, l'enfant fut mieux et il guérit. Les médecins le regardaient comme perdu.

Mme de Gombert. — Une autre fois, Mme de Gombert, atteinte d'une fièvre dont on ignorait l'origine, fit venir le

Conversion. — A Aix, un ancien séminariste dévoyé menait une vie scandaleuse. Blessé mortellement dans un accident, ses parents, honorables, indignés de sa conduite, refusent de le recevoir et le font porter à l'hôpital. Le malheureux déclare qu'il refuse les sacrements. La Sœur qui le soigne met, en cachette, sous son coussin, une relique de la Mère de Pinczon. Aussitôt le mourant demande un prêtre, fait appeler ses parents et ses compagnons de débauche, demande pardon à tous des scandales qu'il a donnés et meurt dans de grands sentiments de foi et de repentir.

Les conversions obtenues ainsi, par l'intercession de la Mère de Pinczon, ont été très nombreuses dans les hôpitaux desservis par les Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve.

Epiphanie Richaud. — En décembre 1837, à Martigues, la petite Epiphanie Richaud, enfant de 3 ans, fille de Ludovic Richaud, capitaine marin, fut atteinte d'une très grave fièvre typhoïde. A l'agonie depuis trois jours, elle ne pouvait, malgré tous les soins, ni avaler, ni rendre, ni faire le moindre mouvement, excepté celui d'une respiration à peine perceptible. On la croyait perdue. On lui mit sur la poitrine une relique de Sœur Pauline. Aussitôt elle ouvrit les yeux et demanda à boire. Un mieux sensible se déclara qui augmenta chaque jour. Au bout de quinze jours la guérison était complète. Les médecins attestèrent que cette guérison était vraiment extraordinaire. Toutes les personnes présentes la dirent miraculeuse.

Un jeune abbé, sur le point d'être admis aux ordres, est atteint d'un mal aux yeux qui le met dans l'impossibilité de continuer ses études et, de plus, les médecins déclarent qu'il perdra infailliblement la vue. Désolé de ne pouvoir être prêtre, ce jeune abbé a recours à la Mère Pauline, il vient à Aix prier devant son corps, il commence une neuvaine, il est complètement guéri.

Thérèse Martin, infirmière à l'hôpital de Saint-Tropez. En 1848, à 46 ans, elle fut atteinte, après une chute, d'ankylose au genou gauche. Tous les traitements furent inutiles. Elle ne pouvait plus faire son service. Elle souffrait de plus en plus. Elle commença une neuvaine et mit sur le genou la Mère de Pinczon. Dès le lendemain son

M. Féraud  
M. le chanoine  
jambe, une plaie  
incurable. Il vint  
devant le corps  
guérison. Il fut  
que, lorsque le docteur  
faisait deux fois par

Jules de Gombert  
perdit deux enfants  
âgé de 5 ans, et  
imposa un voile qu'il  
Dès ce moment, l'enfant  
cins le regardaient

Mme de Gombert. —  
atteinte d'une fièvre de  
même voile et elle guérit

L'enfant de Camille  
tumeur à la jambe droite

Sœur Saint-Stanislas. — Vers 1873, une Sœur Saint-Stanislas avait une complète extinction de voix, chaque année, pendant plusieurs mois. A Martigues, où elle fut envoyée, on fit, pour elle, plusieurs neuvaines. Une nuit elle se mit à parler très fort. Elle croyait voir la Sainte Vierge qui lui apparaissait avec la Mère Pauline et lui disait : J'ai exaucé les prières que votre Mère m'a faites pour vous. Et, en effet, à partir de ce jour, elle fut complètement guérie.

La petite Quine, à Grasse, naquit avec une tumeur entre les deux épaules. Les médecins voulaient l'enlever. La Mère s'y opposa et fit faire une neuvaine à la Mère de Pinczon. Au neuvième jour, la tumeur disparut.

Triple fracture guérie. — Au pensionnat de la Sainte-Famille, à Marseille, dirigé par l'abbé Bruchon, un jeune ouvrier tombe un jour d'un troisième étage. Il se fait une triple fracture à une jambe. Un médecin pose un appareil de planchettes et de bandes, mais déclare que la consolidation ne se fera pas. On fait une neuvaine à la Mère de Pinczon. Le dernier jour de la neuvaine, la Mère de Pinczon apparaît, pendant la nuit, au blessé, enlève les bandes et les planchettes et les range avec soin sur un meuble près du lit. Le blessé était guéri, dix jours après l'accident.

Une novice. — En 1838, une novice avait au cou une tumeur suspecte qui l'empêchait d'être admise à la profession. Elle fit une neuvaine. Le septième jour, la Mère de Pinczon lui apparut pendant la nuit et lui dit : « Je veux demander votre guérison, mais il faut que vous soyez une sainte religieuse ». La tumeur avait disparu. La novice fut admise à la profession.

Mme Roux, droguiste, à Martigues, fut atteinte d'une grave fluxion de poitrine. Elle fut administrée, le médecin déclara qu'elle ne passerait pas la nuit. Elle demanda à l'hôpital une relique de Mme de Pinczon. On fit une neuvaine. Le neuvième jour, elle fut hors de danger, huit jours après elle retourna à son métier.

Désirée Aurillac. — Long

Div  
sept g  
Entr'  
et qu  
et d'u  
riture  
tions

Autres guériso  
risons surprenar  
rie d'un flegmon  
Ledoux, guéri d'  
et spontanée, à  
avait refusé de  
rison subite, au  
Beausset (Var), c  
d'une grave mala  
de 3 ans, petite n  
vrée subitement d  
la Mère de Pinczo  
grand'tante la gu  
maladie de langue  
besc, affirme qu'il  
à Lambesc, attribu  
zon. Il cite en par  
ment qui s'annonça  
d'une relique, soul

Euphrosine Cresp, de Grasse. Sur le point d'avoir mon premier fils, je fus très malade. Médecin et sage-femme disaient : il n'y a plus de remède. Je demandai une relique de la Mère de Pinczon : la délivrance fut très heureuse, mon fils vit encore ; six mois après, l'enfant eut une pleurésie très grave, le médecin le déclara perdu, la même relique le guérit subitement. Plus tard, moi-même je fus très gravement malade de la poitrine, je ne pouvais supporter une cuillerée de liquide. Je fis une neuvaine. Le premier jour je sortis et mangeai un gros morceau de pain et des raisins secs. J'étais guérie.

Diverses guérisons. --- Vers 1840, on compta jusqu'à sept guérisons miraculeuses dans la seule ville de Grasse. Entr'autres, celles d'une Religieuse atteinte de gangrène et qui guérit après une apparition de la Mère de Pinczon, et d'un petit enfant qui ne pouvait supporter aucune nourriture et qui fut subitement guéri après quelques invocations à la Mère de Pinczon faites par les parents.

Autres guérisons. --- On peut citer encore d'autres guérisons surprenantes : une Sœur Léocadie, de Grasse, guérie d'un flegmon au bras ; un petit neveu de Mme Pélagie Ledoux, guéri d'une grave ophtalmie ; la conversion subite et spontanée, à Tarascon, d'un M. Borne qui jusque-là avait refusé de voir un prêtre à son chevet ; la guérison subite, au cours d'une neuvaine, à l'hôpital du Beausset (Var), d'un jeune Italien, resté muet à la suite d'une grave maladie ; la guérison à Rennes, d'une enfant de 3 ans, petite nièce de M. Thomas Pinczon du Sel, délivrée subitement d'une fièvre cérébrale, par une relique de la Mère de Pinczon ; la famille de Pinczon attribue à leur grand'tante la guérison d'une autre fille atteinte d'une maladie de langueur. L'abbé Perron, curé-doyen de Lambesc, affirme qu'il y eut beaucoup de guérisons, à Aix et à Lambesc, attribuées à l'intercession de la Mère de Pinczon. Il cite en particulier l'heureuse issue d'un accouchement qui s'annonçait très dangereux. Après l'application d'une relique, soulagement immédiat, délivrance facile.

Sœur Saint-Adolphe,  
qu'on décida de la ren-  
la nuit suivante, la Mère  
« Ma fille, que désirez-vo-  
vous l'accorde ». Le len-  
professes qui avaient sec-  
revinrent sur la décision  
fession et sa santé se réta-

Sœur  
malade  
cieuse.  
fatal. On  
à la Mère  
on l'appe  
dressa tou  
En effet, e  
Pauline.

Mme Nien  
pisie extraor  
les remèdes.  
l'hôpital de G  
neuvaine à la  
opération, l'hy  
nuit. En la voy  
mières, médecin  
médecins, dit-elle  
suis tournée vers  
ple, on appelait la  
tal ». Les médecin  
cé à intervenir, est

Mme Nienti, de Grasse, souffrait, en 1868, d'une hydro-  
pisie extraordinaire, depuis un an. Elle avait épuisé tous  
les remèdes. Elle n'attendait plus que la mort. Admise à  
l'hôpital de Grasse, elle fit, sans rien dire à personne, une  
neuvaine à la Mère de Pinczon. Le neuvième jour, sans  
opération, l'hydropisie disparut, subitement, pendant la  
nuit. En la voyant, au matin, totalement désenflée, infir-  
mières, médecin, administrateurs, furent stupéfaits. « Les  
médecins, dit-elle, n'ont pas voulu me guérir, alors je me  
suis tournée vers votre sainte ». — En effet, parmi le peu-  
ple, on appelait la Mère de Pinczon : « la sainte de l'hôpi-  
tal ». Les médecins, réunis en consultation, avaient renon-  
cé à intervenir, estimant l'opération inutile.

Sœur Saint-Adolphe, novice, avait une si mauvaise santé  
qu'on décida de la renvoyer. Elle n'en savait rien, mais  
la nuit suivante, la Mère de Pinczon lui apparut et lui dit :  
« Ma fille, que désirez-vous ? » — « La profession » — « Je  
vous l'accorde ». Le lendemain, elle raconte son rêve aux  
professes qui avaient secrètement décidé son renvoi. Elles  
revinrent sur la décision ; la novice fut admise à la pro-  
fession et sa santé se rétablit parfaitement.

Le jeune Saint-André. — Le jeune fils du baron de  
Saint-André, à Grasse, souffrait d'obstruction intestinale.  
Tous les remèdes avaient été inutiles. Les médecins déclai-  
raient qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Le malade  
approchait de la fin, lorsque M. de Saint-André, qui avait  
connu la Mère de Pinczon, courut à l'hôpital demander des  
prières pour son fils mourant. La Sœur Sainte-Suzanne  
lui donna un portrait de Mme de Pinczon. On le plaça sur  
la tête du malade. Toute la famille en larmes était à  
genoux autour du petit lit. A l'instant, l'enfant se trouva  
mieux et demanda à manger. Il était guéri.

Thérèse Martin, infirmière à l'hôpital de Saint-Tropez. En 1848, à 46 ans, elle fut atteinte, après une chute, d'ankylose au genou gauche. Tous les traitements furent inutiles. Elle ne pouvait plus faire son service. Elle souffrait de plus en plus. Elle commença une neuvaine et mit sur son genou une relique de la Mère de Pinczon. Dès le lendemain, plus de douleur, elle peut marcher et reprendre son service.

La même personne, 27 ans après, en 1875, tombe gravement malade. En 1878, elle est si faible que le moindre mouvement la fait évanouir. Les médecins la déclarent perdue sans remède ; la famille vient assister à ses derniers moments. Cependant on fait, à l'hôpital, une neuvaine ; elle invoque la Mère de Pinczon. A la fin de la neuvaine, elle se lève, elle est guérie et reprend ses occupations.

A Tarascon, en 1838, un malade avait une otite si grave que le médecin craignait une méningite. Il fut subitement guéri par l'application d'une relique de Mme de Pinczon, au grand étonnement du médecin.

Jean-Pierre Bardy a déclaré : J'étais soldat à Aix, au 75° de ligne et ouvrier cordonnier. Il me survint une grosseur au quatrième doigt de la main droite et au petit doigt du pied gauche. Ces grosseurs augmentaient chaque jour. On me disait : c'est une carie des os. Un mois après, on me transporta à l'hôpital. On m'ouvrit la main et le pied sans résultat. On m'enleva ensuite une phalange du quatrième doigt de la main et du petit doigt, mais je ne pus ni marcher, ni me servir de ma main. Je restais encore quatre mois au lit, marchant très péniblement avec une béquille. La Sœur Saint-Louis me conseilla une neuvaine à la Mère de Pinczon et me donna une relique. Je mis toute la nuit la relique sur ma main malade : le matin, je me servis de ma main comme avant l'opération. Le lendemain je mis la relique sur le pied : le matin je fus éveillé par une forte douleur qui cessa tout d'un coup. A partir de ce moment, la guérison se fit peu à peu. Au bout d'un an, elle fut complète.

Mme de Gombert. — En 1839, la famille de Gombert  
avait deux enfants de la scarlatine ; un troisième, Jules,  
âgé de 5 ans, était mourant de la même maladie. On lui  
imposa un voile qui avait appartenu à la Mère de Pinczon.  
Dès ce moment, l'enfant fut mieux et il guérit. Les méde-  
cins le regardaient comme perdu.

Mme de Gombert. — Une autre fois, Mme de Gombert,  
atteinte d'une fièvre dont on ignorait l'origine, fit venir le  
même voile et elle guérit aussitôt.

Un enfant de Cannes. — En 1863, un enfant avait une  
tumeur à la jambe droite. On le soigna vainement pen-  
dant quatre mois. On le porta à l'hôpital. Alors sa mère  
fit une neuvaine à la Mère de Pinczon. La veille du der-  
nier jour, une Religieuse lui apparut pendant la nuit, lui  
disant : « Votre fils sera guéri ». Le lendemain, après un  
long évanouissement, l'enfant ouvrit les yeux, sourit et  
voulut se lever. Il était guéri. Lorsque la mère vit le por-  
trait de Mme de Pinczon, elle reconnut la Religieuse qui  
lui était apparue.

Le soldat Denery, à Grasse, atteint de la carie de l'os  
de la cuisse, fut admis à l'hôpital. Il paraissait perdu.  
On fit une neuvaine à Mme de Pinczon. Le neuvième jour,  
il fut guéri.

Une typhoïde. — Une fillette de quatre ans tombe  
malade, à Grasse, chez des cousins. C'est une typhoïde  
très grave. Après quelques jours, le Dr Sassy déclare  
qu'elle est perdue. On invoque la Mère de Pinczon. L'en-  
fant guérit subitement ; huit jours après, elle peut retour-  
ner à Toulon, chez ses parents.

Mère Moutte. — M. Martin-Jaubert a attesté que la  
Mère Moutte, supérieure générale de Saint-Thomas, estro-  
piée d'une jambe, fut guérie à Lambesc, après une neu-  
vaine à la Mère de Pinczon.